6
[Roger]
(1) FRC 4 29668
Case
FRC
24686

PAIX, PAIX.

Fauſſe alarme ſur la démarche faite par le Châtelet auprès de l'Aſſemblée Nationale le 7 Août.

Motifs de reſter tranquille à cet égard ; cauſes du déchaînement des ennemis du bien public.

THE NEWBERRY
LIBRARY

PAIX, PAIX.

FAUSSE alarme sur la démarche faite par le Châtelet auprès de l'Assemblée Nationale le 7 Août.

Motifs de rester tranquille à cet égard: causes du déchaînement des ennemis du bien public.

ON l'a dit clairement à l'Assemblée Nationale, on la croyoit assoupie, c'est-à-dire, oubliée, cette horrible affaire du 6 Octobre 1789. C'est sans doute, dans la supposition de cet oubli, que Philippe Capet a osé revenir à Paris. On s'est flatté d'en avoir imposé au tribunal de lèse-Nation, d'en avoir effrayé les Magistrats, de les avoir réduits au silence; d'avoir enfin enchaîné la loi. C'est dans la persuasion de ce triomphe qui déshonoreroit notre constitution, c'est en se flattant de continuer d'en jouir, que Philippe Capet & ses adhérans se sont livrés à de nouvelles intrigues, & ont repris les erremens de leurs premiers desseins.

Quel affreux réveil pour eux ! quelle terreur ſubite !

Voilà cette affaire qui ſe réveille. La lumière, cette lumière qu'ils ſe flattoient d'avoir étouffée, eſt prête à jaillir du ſein des informations. Leurs têtes criminelles ſont menacées du glaive qu'ils croyoient émouſſé pour toujours. Ils ont vu, & ils ont tremblé, les Miniſtres de la loi, venir ſolliciter l'abandon des coupables qui leur ſont indiqués par les témoins & les preuves.

Que devenir ? que faire ?

Ils n'ont de moyens que ceux qu'ils ont déjà employés ; égarer le peuple, lier à ſes yeux ſon ſort au leur, le tromper ſur ſes vrais intérêts : c'eſt le ſeul parti qu'ils puiſſent prendre. C'eſt auſſi celui qu'ils ont pris.

Tous es émiſſaires, tous les Dogues de la faction ont été lâchés à la foi. Les Marat, les Deſmoulins, les Linguet, les Danton, l'Orateur du peuple, le Courrier de Paris & tous les Feuiliſtes ſéditieux, bien gratifiés pour la circonſtance, ſe ſont mis à hurler de concert. Les cabaleurs ſecrets ſe ſont répandus dans les caſés, dans les jardins, dans les places, dans les rues, & juſques dans les ſociétés ; tandis que le club des Jacobins, celui des Cordeliers, car Danton, le fameux Danton eſt un trop bon acteur pour ne pas lui conſerver un théâtre où il puiſſe exercer

ſes talens meurtriers, tous les clubs donc s'eſſemblent, pour concerter les rôles, & rédiger les motions qui doivent remuer le peuple.

Et tandis que la calomnie déploye toutes ſes fureurs contre le tribunal qui ne craint pas de pourſuivre le crime, qu'elle ne reſpecte pas même l'Aſſemblée Nationale, qu'elle voudroit voir anéantie, ou du moins réduite au ſeul nombre des factieux, mille autres menées ſourdes ſont miſes en uſage pour s'emparer de l'opinion, la diriger la mettre en fermentation, & conduire à un ſoulèvement, ou du moins à une effervescence telle que la prudence faſſe une néceſſité d'arrêter, ou de ſuſpendre le coup qu'ils redoutent.

On dit au peuple, on lui répète, ſoit dans les motions dont on l'étourdie, ſoit dans les écrits dont on l'aſſoment, que c'eſt lui qui eſt compromis dans l'inſtruction, que ce ſont les meilleurs patriotes qui ſont menacés; que la liberté eſt en danger, ſi le plus affreux de tous les attentats eſt puni: que ſes ennemis triomphent, & qu'il retombe dans l'eſclavage, ſi on ſe permet des recherches ſur des faits qui ont concouru avec les heureux événemens de la révolution.

Réuſſiront-ils les méchans? parviendront-ils à confondre les crimes épouvantables de leur ambition particulière, avec les généreux efforts d'un peuple qui a conquis ſa liberté?

Non, ils ne réuſſirons point, ſi nous ſommes aſſez ſages pour appercevoir le piège qu'il nous tendent : ſi nous ſommes aſſez clairvoyant pour diſtinguer leurs intérêts du nôtre, & dépouiller la vérité des ombres du menſonge dans leſquelles ils cherchent à la faire perdre de vue.

Voyons donc, ſoyons de ſang froid, examinons paiſiblement ce qui est arrivé, & ce qui ſe fait aujoud'hui.

Le 6 octobre 1789 le peuple ſoulevé ſe porte en foule à Verſailles, animé par une diſette factice en grande partie, & conduit par le prétexte de de demander du pain : il n'a pas fait autre choſe.

Tout le monde ſait que dans cette occaſion le peuple étoit mu par des reſſorts ſecrets qu'il ne connoiſſoit pas lui-même. Tout le monde ſait que la diſette qui a occaſionné ce mouvement, étoit cauſée en grande partie par l'homme même, qui, oſtenſiblement, lui faiſoit diſtribuer du pain, & qu'elle étoit dans ſa main le moyen par lequel il avoit préparé cette inſurrection.

Tout le monde ſait que la faction qui avoit ainſi ſoulevé le peuple, avoit arrêté dans ſes deſſeins ſecrets de s'en ſervir pour conſommer une entrepriſe diabolique, & renverſer la monarchie, en conſommant d'épouvantables aſſaſſinats.

Mais tout le monde ſait auſſi que ce bon peuple a eu horreur des ſacrifices qu'il a vu qu'on

attendoit de lui, & que la faction a été réduite aux seuls brigands qu'elle avoit soudoyés & mêlés parmi le peuple pour animer sa fureur, ou suppléer à son défaut, si, comme on n'a pu s'empêcher d'en douter, le sentiment sublime inné dans tout cœur François, le faisoit reculer.

Mais tout le monde sait aussi que c'est ce même peuple qui a empêché ce détestable sacrifice : que c'est lui qui a contenu & repoussé les bandits payés pour le consommer : que c'est lui enfin qui a soustrait son Roi au couteau parricide : que c'est lui qui a sauvé le Monarque, & qui lui sert encore, en ce moment, de garde & de défenseur contre toutes les entreprises de la faction, qu'il a déjoué avec tant de bonheur & de courage.

Voilà ce qui est arrivé.

Que se passe-t-il aujourd'hui ?

Le peuple lui-même, par l'organe de ses mandataires, par la voix de la commune qui le représente, a dénoncé ceux qui, en l'égarant, ont voulu le conduire au régicide, ceux qui l'ont fait mourir de faim pour enflamer sa colère & la faire servir aux succès de leurs projets ambitieux, ceux qui on soudoyé, commandé des brigands pour trancher une vie précieuse à toute la France. Voilà ceux qui ont été dénoncés, eux seuls ont été l'objet des recherches, des deux comités & du tri-

bunal de lèse-nation : eux seuls sont l'objet des des poursuites, eux seul enfin, sont menacés du glaive salutaire de la loi.

Qu'y a-t-il donc de commun entre eux & le peuple ? rien assurément, que l'indignation que celui-ci leur doit, & que tous les honnêtes gens, c'est-à-dire, la plus nombreuse & la plus saine partie de la Nation, leur payent de bien bon cœur.

Comment donc peut-on dire sérieusement au peuple, comment pourroit-on lui persader qu'il est compromis, qu'il est attaqué par l'instruction dont il s'agit ?

Ah ! tranquillisez-vous mes chers & braves concitoyens ! loin d'avoir aucun reproche à vous faire, la France entière vous doit une reconnoissance éternelle pour votre franchise & votre bravoure. Sans vous, elle eût été plongée dans le deuil le plus amère. Hélas ! elle eût perdu son Roi, si vous ne l'aviez point entouré, si vous ne vous étiez opposés aux coups qu'on lui destinoit. Avec quelle gloire vous avez réparé un moment d'une erreur involontaire !

Mais doit-elle la même reconnoissance aux auteurs de cette erreur dont les suites ont pensé être si cruelles & si funestes ? vous-mêmes leur devez-vous quelque ménagement ? dites, si au moment où vos yeux se sont dessillés, au mo-

ment où vous avez vu toute l'horreur du complot au quel on avoit voulu vous faire ſervir d'inſtrument, vous en aviez connu les auteurs, ne les auriez-vous pas immolés ſur le champ à votre indignation ? auriez-vous pu, dans votre ſainte fureur, attendre la tardive vengeance de la loi ?

Leur cauſe n'eſt donc pas la vôtre. Pourquoi donc ne voudriez-vous point que la loi vous procurât aujourd'hui la vengeance qu'alors, mieux inſtruits, vous auriez priſe vous-même ? Leurs motifs & les vôtres, ou du moins ceux qu'ils avoient eu le ſecret de vous faire adopter, étoient bien diférens. Leur punition ne peut donc vous concererner puiſque vous étiez innocents dans votre action & que votre égarement cauſé par eux n'a ſervi qu'à votre gloire, tandis qu'ils n'ont jamais ceſſé d'être criminels ?

Mais cette recherche, vous crie-t-on, livre à l'opprobre les meilleurs patriotes.

Avec quel ſophiſme on cherche à vous abuſer !

Quoi donc, ceux qui ont voulu renverſer la monarchie, ceux qui ont attenté à la vie des premières têtes de l'Etat, ceux qui ont voulu inon-

der le trône de ſang, & qui auroient ainſi plongé la nation dans toutes les horreurs de la guerre civile ſont-ils les meilleurs patriotes?

Perſonne, à coup ſûr, n'oſera répondre pour l'affirmative, ce prétexte eſt donc ſans force?

Mais enfin, vous dit-on, voyez combien cet événement nous à fait de bien. C'eſt à lui que nous devons la poſſeſſion de notre roi.

Oui, mais ce n'eſt pas ce que vouloient les factieux: & ce n'eſt que par l'excès de ſcélerateſſe auquel ils ſe ſont portés, que vous avez vu la néceſſité de vous charger vous-même du dépôt précieux de la perſonne de votre roi, & que de cette manière vous avez déjoué a la fois & les deſſeins affreux de la faction, & les projets perfides des ariſtocrates.

Mais eſt-ce à eux qu'on doit de la reconnoiſſance? Certes, non: c'eſt à vous ſeuls. Pourquoi donc ſouilleroient-ils votre gloire en la partageant?

Tranquilliſez-vous donc citoyens. Mépriſez les efforts de vos ennemis, mépriſez ſur-tout les efforts inſultans pour vous, qu'ils font pour vous aſſocier à leurs crimes & en obtenir ainſi l'im-

punité. Laiſſez agir la loi qui ne pourſuit que vos ennemis, car, il n'en faut pas douter, les ennemis de votre roi ſont les vôtres, puiſque vous êtes ſes amis, & qu'il eſt, il en a donné aſſez de preuves, l'ami de ſon peuple.

Rapporte-vous-en à la ſageſſe de l'Aſſemblée Nationale, vous lui avez aſſez d'obligations pour qu'elle mérite votre confiance, & on le ſait bien, puiſque maintenant on s'attache à vous la faire perdre. Rapportez-vous-en à ſa prudence, & ne dévencés pas ſa déciſion. Si quelques-uns de ſes membres ſont prévenus, elle ſe hâtera de les rejetter hors de ſon ſein; de les abandonner à toute la ſévérité de la loi dont aucun citoyen ne peut ni ne doit être exempt, & les coupables ſeuls ſeront puni, & chacun recevra auſſi ſelon ſes mériter; eux la juſte punition qui leur due, vous, le tribut de reconnoiſſance & de gloire que vous avez droit d'attendre. Songez combien elle ſera plus éclatante & plus pure cette gloire quand vous ſerez ſéparé des criminels que que toute l'Europe verra enfin quels

coups on vous avoit destinés, à protéger, à couvrir, & quels coups vous avez parés.

Ne vous relâchez pas, continuez d'opposer aux méchans de tous les partis une barrière insurmontable, continuez de vous réunir pour maintenir l'ordre & l'harmonie. Les aristocrates auroient trop beau jeu si l'on pouvoit nous désunir. Ils ne demandent que de nous voir divisés, n'importe par qui, & pour quel sujet.

Hier on a donné aux Italiens Richard-cœur-de-Lion. Au moment où l'on dit que le roi est prisonnier, de vifs applaudissemens sont partis des loges. Où étois-je alors, si j'eusse été au spectacle j'aurois fait rougir les applaudisseurs. Mais cela prouve qua les aristocrates n'ont point encore perdu toute espérance, & ils font beaucoup de fonds sur les intrigues de la faction.

Ainsi, en lui résistant, nous déconcerterons du même coup les aristocrates.

Nous avons déjà lieu de nous féliciter. Malgré les intrigues qui se sont multipliées au moment des élections, malgré les sifflemens de la calomnie & les fureurs de nos ennemis, nous n'avons nommé que des sujets qui, par leurs

vertus & leurs talens méritoient d'être placés à notre tête. Sans doute nous suivrons les mêmes principes pour les nominations qui restent à faire.

Heureux si nous pouvons trouver à concilier notre reconnoissance avec les qualités des sujets que nous pourrons choisir. Combien n'est-ce pas juste, à mérite égal, de conférer les places à ceux qui ont le plus travaillé pour la révolution, ceux qui ont sacrifié tout jusqu'à leur bien-être à notre liberté ? Il en est un, celui à qui est venue la première idée de la fédération générale, qui a donné ce rare exemple de civisme extraordinaire, & qui a tout sacrifié au bien de sa patrie (1).

Suivons ses traces généreuses, ne comptons pour rien ni nos peines, ni nos biens, ni nos vies ; vouons-nous tout entiers à la patrie, & comme la tranquillité est maintenant le bien qui

(1) M. Charron, président du Comité de la fédération, jeune homme plein de talens, & recommandable par les plus belles vertus & les meilleures qualités.

peut la mener ſurement à tous les autres, réuniſſons toutes nos forces contre ceux qui veulent troubler cette tranquillité.

ROGER, Soldat Citoyen de Paris.

4149